

L' Abeille.

7me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 30 MARS 1859.

No. 15.

L'IRRESOLU

SUR LE CHOIX D'UN ETAT.

Au choix de quelqu'état êtes-vous arrêté ?
Mais ... Non ; depuis dix ans pourtant j'ai médité
Cent fois sur tous ; aucun n'emporte la balance.
Tour à tour le barreau, les armes, la finance,
Se partagent mes goûts, sans fixer mon destin,
Et mon esprit toujours flotte plus incertain.
—Vous dédaignez, je crois, la finance ?—Au contraire.
Moi j'irais dédaigner tout ce que l'on révère !
De l'argent je sais trop le magique pouvoir.
—Et cependant sur vous rien n'a pu prévaloir.
Vous aimez le commerce ?—Oui, certe ! et quand je

(pense)
Qu'il peut de mon pays accroître la puissance,
La splendeur, je me dis : L'homme dont les travaux
A nos prospérités ouvrent des champs nouveaux,
Est grand, il fait le bien ; et sa noble industrie
Le rend dans tous les temps, l'homme de la patrie ;
Cet honorable état m'aurait déjà fixé.
—Mais qui donc vous retient encore embarrassé ?
—Le barreau m'ayant pris un temps considérable,
Me semblerait d'ailleurs, peut-être, préférable.
Le droit, qui mène à tout, partout considéré,
Aux postes éminens sert de premier degré :
Administer l'Etat, défendre l'innocence,
Eclairer la justice ou tenir sa balance,
Voilà les fonctions, les sublimes emplois
Où je puis m'élever par l'étude des lois.
—Vous penseriez donc ?.....—Oui !.....si le métier des

(armes,
Encor plus éclatant, ne m'offrirait plus de charmes.
—Mais le danger ?—Peut-il arrêter un grand cœur ?
On se bat, et qu'importe ! on est mort ou vainqueur.
Déjà depuis long-temps je ne sais quelle ivresse
Vient s'emparer de moi quand je songe à la Grèce ;
Lorsque je vois voler, vers ces bords malheureux,
Mes amis, nos savans, nos soldats valeureux ;
Quand je songe à l'effet de l'élan sympathique
Qui semble nous porter vers ce peuple héroïque,
Je ne me conçois plus : moi qui devais courir,
Qui depuis si long-temps voulais le secourir !...
—Eh bien donc ! vous allez ?.....—Je vais encore at-

(tendre.
Mais je suis toujours là ! prêt à tout entreprendre.
J'attends, il le faut bien ; et si j'avais pensé
Qu'on s'embarquât sitôt, je me serais pressé.
Rien n'est perdu pourtant ; une cause si belle !
L'abandonner !... toujours je fis des vœux pour elle ;
Si même je pouvais ensemble réunir
Et la gloire et l'amour dans un prompt avenir !
J'entrevois le bonheur, mais il m'échappe encore ;
Que sais-je ? il est peut-être un état que j'ignore,
Et qui surpasse tout.

ONESIME LEROY.

Lettre de Terence

A UN DE SES AMIS DE CARTHAGE.

Terence, natif de Carthage, avait été enlevé par des pirates. Traîné sur les marchés de Rome, il y fut vendu comme esclave. Il habitait déjà depuis quelques années cette ville étrangère, lorsqu'il écrivit à l'un de ses concitoyens, son plus intime ami, la lettre suivante :

Cher ami, quand j'aurais reçu des preuves moins frappantes de ton attachement,

je ne donterais pas de l'inquiétude dans laquelle doit t'avoir jeté ma disparition subite ; je sais aussi combien pénible est une pareille incertitude sur le sort d'un ami. Je serais donc coupable envers toi, si je te laissais ignorer plus long-temps ma situation, si je ne me hâtais de rendre à ton esprit le calme et la tranquillité. Déjà peut-être tu pleures comme, perdu pour toujours, celui qui fut ton ami et le compagnon de tes plaisirs ; tu accuses le ciel qui ce t'a point permis de recueillir au moins ses dernières paroles avec son dernier soupir ; tu demandes aux dieux où sont les crimes qui t'ont mérité un tel châtement.

Bannis donc, oui ! bannis ces sombres pensées ; ton ami vit encore ; il vit pour être à toi, et pour te revoir un jour, du moins l'espère-t-il. C'est alors qu'assis au coin du feu, je te conterai toutes mes aventures bonnes ou mauvaises, tristes ou gaies ; car il y en aura de toutes sortes : quelques-unes pourront te faire rire, plusieurs te faire pleurer, et bon nombre d'autres sauront te faire dormir. Impossible pour le moment de te les raconter toutes ! Je vais seulement te tracer une légère esquisse de mon voyage, pour satisfaire la juste curiosité qui a sans doute fait place à tes inquiétudes.

Un jour, je me promenais sur le bord de la mer dans un endroit écarté ; une triste mélancolie s'était emparé de moi ; la nuit précédente un songe de funeste présage avait troublé mon sommeil. Je me livrais à mes réflexions sur ce sujet, lorsque tout-à-coup j'ai senti une main qui m'a saisi brusquement à l'épaule. Je me détourne à l'instant, et j'aperçois deux matelots dont l'air farouche me fit trembler ; leur figure annonçait suffisamment leur métier ; aussi je ne fus pas long-temps à chercher ce qu'ils me voulaient : sans me demander avis là-dessus, ils se saisissent de moi, puis me garottent, et m'entraînent vers leur vaisseau. Quelques moments après, l'on m'avait jeté dans une chambre obscure : c'était la calotte humide d'une galère, vrai Tartare où il ne manquait alors que Cerbère et Pluton : une foule de malheureux enfermés avec moi se livraient à toute l'étendue de leur douleur ; on les entendait tirer péniblement du fond

de leurs poitrines de lugubres gémissements ; les femmes surtout étaient à peindre : elles faisaient un vacarme épouvantable. Mais j'essayerais en vain à te décrire toutes les souffrances de ma navigation ; il y a en avait à dégoûter le marin le plus intrépide.

Cependant le vaisseau avançait toujours : chaque minute nous rapprochait du lieu vers lequel nous nous dirigeons, mais ce lieu, où était-il ? à quel sort étions-nous réservés ? nous l'ignorions absolument. Après une longue navigation, nous abordâmes enfin, et ce fut à la grande ville de Rome. Si nous étions heureux d'être délivrés des dangers et des fatigues de la mer, d'un autre côté, l'incertitude de notre destinée future nous causait de mortelles angoisses. Toutefois nos maîtres nous eurent bientôt tirés de cet embarras : ils nous font sortir de notre obscur cachot, et nous traînent sans pitié sur la place publique pour y être vendus comme un vil bétail. Là des acheteurs venaient nous examiner tour à tour. Il suffisait de ne pas leur plaire pour être en butte à leurs outrages. Ainsi prenaient-ils plaisir à accroître notre infortune. Je ne pourrais te dire, cher ami, tout ce qu'ent d'humiliant pour nous une pareille cérémonie. Après nous avoir bien considérés, nos acheteurs faisaient conduire à domicile ceux qui leur convenaient davantage, pour en faire leurs esclaves, et augmenter leur troupeau.

Quant à moi, ma complexion faible et délicate me fit mépriser : je fus vendu le dernier, et presque pour rien. J'échus en partage à un sénateur nommé Térentius Lucanus. Je devins alors un de ses nombreux esclaves. Il faut, crois-moi, avoir pratiqué le métier pour le connaître. Il n'y a pour un esclave de peine que la mort : casser un plat, renverser une sauce, et que sais-je encore ? tels sont les crimes pour lesquels on le conduit au gibet.

Je m'apercevais néanmoins que mon maître ne me traitait pas aussi sévèrement qu'il ne faisait mes autres compagnons d'infortune. Sûr de cette distinction je m'enhardissais de jour en jour. Bientôt je pus regarder sans trembler cet homme redoutable, l'arbitre de mes destinées ; tou-